Didier Debord et Bruno Vargas, *Les Espagnols en France. Une vie au-delà des Pyrénées*

Éditions de l'Attribut, 2010, 120 pages, 21 euros

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/773>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.773

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 154-155

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Didier Debord et Bruno Vargas, *Les Espagnols en France. Une vie au-delà des Pyrénées* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1290 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/773> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.773>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Didier Debord et Bruno Vargas, *Les Espagnols en France. Une vie au-delà des Pyrénées*

Éditions de l'Attribut, 2010, 120 pages, 21 euros

Mustapha Harzoune

RÉFÉRENCE

Didier Debord et Bruno Vargas, *Les Espagnols en France. Une vie au-delà des Pyrénées*, Éditions de l'Attribut, 2010, 120 pages, 21 euros

- 1 Les Éditions de l'Attribut, sises à Toulouse, lancent une nouvelle collection intitulée “*Exils*” et consacrée aux immigrations en France. Deux livres viennent de paraître. Les premiers à ouvrir le bal sont les Espagnols et les Arméniens. Didier Debord et Bruno Vargas signent *Les Espagnols en France. Une vie au-delà des Pyrénées*. Quant à Anouche Kunth et Claire Mouradian, ils ont planché sur les Arméniens, avec pour titre de leur ouvrage : *Du chaos à la reconnaissance*.
- 2 Cette nouvelle collection trousse en quelques pages l'histoire de ces différents exils et accompagne l'analyse de portraits et de témoignages des migrants eux-mêmes et de leurs descendants. Il est alors question de “*déracinement, de quête d'identité, de double culture, d'intégration, de résistance, de reconstruction...*”. Les histoires individuelles alimentent une histoire de France, incarnée et charnelle grâce aux visages d'hommes et de femmes jusque-là anonymes.
- 3 Dans *Les Espagnols en France*, Bruno Vargas, maître de conférences en civilisation espagnole et membre de l'équipe CNRS-FRAMESPA de l'université Toulouse-2, dresse en première partie l'histoire de la présence espagnole en France au XX^e siècle. Il revient bien évidemment sur les différentes migrations économiques de la Première Guerre mondiale (250 000 Espagnols arrivent en France entre 1914 et 1918) et des Trente Glorieuses. Un million et demi d'Espagnols émigrent en Europe entre 1960 et 1972,

notamment en Suisse (38 %), en Allemagne (35 %) et en France (22 %). Pour Bruno Vargas, si l'on tenait compte des clandestins, il faudrait multiplier par deux ces chiffres. L'Espagne exporte son chômage et les émigrés, avec l'argent gagné et expédié aux familles restées au pays, contribuent à combler le déficit de la balance commerciale espagnole. Mais c'est sur l'exil des républicains espagnols que Bruno Vargas a choisi d'insister.

- 4 Il est peut-être bon aujourd'hui, en ces temps où le "péril" de nouvelles vagues migratoires est agité tel un chiffon rouge de montrer, via l'exemple espagnol, que les mouvements de populations ne se réduisent pas à des formules toutes faites.
- 5 Ainsi les Espagnols en France sont passés de 62 000 en 1880 à 351 900 en 1931, année où quelques immigrés décident de rentrer chez eux. *"La baisse à partir de 1931 est probablement due à l'avènement de la Seconde République en Espagne [...] ainsi qu'à la crise qui sévit en France"*, qui se double de mouvements xénophobes. Ils seraient ainsi *"plusieurs milliers"* à retourner en Espagne alors que, besoins économiques obligent, d'autres Espagnols arrivent en France attirés par des patrons agricoles *"dont l'attitude favorise l'immigration clandestine"*. Autrement dit, on entre en France mais on la quitte aussi, en fonction de la conjoncture économique et des événements dans le pays d'origine. Et puisque le marché du travail ne se réduit pas à un bel ensemble cohérent et homogène, on peut même, dans le même temps, voir des immigrés repartir quand d'autres arrivent... Les voies de l'immigration resteront impénétrables aux outrecuidantes calculeries.
- 6 Mais voilà, à partir du 18 juillet 1936, Franco et ses sbires contraindront des centaines de milliers de républicains et leur famille à se réfugier en France. À la fin de l'année 1938, ils sont 45 000 à passer la frontière. 45 000 ! On est bien loin déjà des quelque 5 000 Tunisiens de Lampedusa. Quelques mois plus tard, à partir de janvier 1939, commence la *Retirada*. Quelque 465 000 Espagnols vont débarquer en France. Après la *"trahison"* du Front populaire, les politiques de Daladier et de Max Dormoy respectivement chef de l'exécutif et ministre de l'Intérieur pour qui *"l'heure [n'était] plus au respect de la tradition d'accueil"*, les autorités françaises ont bien essayé de refuser l'entrée du territoire. Ils auraient même tenté de créer une *"zone libre en territoire espagnol"* – l'externalisation avant la lettre ? – mais la pression a été plus forte. Et c'est dans une impréparation totale, dans l'urgence et dans des conditions effroyables que ces Espagnols seront reçus, parqués, enfermés, dispersés ou renvoyés. Au mois d'août 1939, il ne reste que 270 000 réfugiés ; fin 1939, 140 000. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ils sont à peine 100 000 rescapés des camps d'internement français, des camps d'extermination nazis, des combats contre l'occupant en France et en Afrique – dans la Résistance et au sein de la Légion étrangère ou de la 2^e DB de Leclerc.
- 7 Les auteurs montrent que *"pour assurer leur bien-être"*, ou ce qu'elles ont cru être le bien-être, les démocraties, et notamment la république française, n'ont pas attendu les dictatures arabes pour s'arranger avec *"les droits humains"*. La mémoire espagnole aurait pu être, comme tant d'autres, tapageuse, victimaire, vindicative. Elle ne fut rien de tout cela. Sans forligner, sans rien oublier des valeurs défendues et des injustices subies, les Espagnols de France, et notamment les fiers républicains, se sont engagés, vaille que vaille, sur le chemin de l'intégration et de la réussite scolaire, inventant une *"culture de l'exil"* où chacun a pu maintenir le lien avec les autres et avec l'Espagne voisine.

- 8 C'est cette histoire que racontent Mariano, 97 ans en 2009, et José Antonio Alonso, le commandant Robert du maquis de l'Ariège, une "*légende*" dans les milieux républicains. Angèle Bettini del Rio reste, malgré l'âge, une infatigable militante. C'est de dualité et de culpabilité que parle Marie-Louise Roubeaud, arrivée à Toulouse en 1939 à l'âge de trois mois et confiée à une tante. Elle est aujourd'hui éditorialiste à *La Dépêche du Midi*. Elisa Martin Pradel appartient elle à la troisième génération d'exilés du franquisme. Née en 1962 à Toulouse, elle a choisi la création artistique comme mode d'expression et pour circuler dans ce labyrinthe des héritages.